



Le Monde DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 25 MAI 2001



STEPHEN VIZINCZEY
Le feuilleton
de Pierre Lepape page II



RIMBAUD
page III



ANNIE PROULX
page V



JEUNESSE
page VI

**LES JEUNES
PHILOSOPHES**
pages VIII et IX



PRISONS

Deux sociologues se penchent sur l'univers des condamnés aux longues peines et Jean-Marc Rouillan raconte son incarcération page XI

II / LE MONDE / VENDREDI 25 MAI 2001

Le feuilleton
de Pierre Lepape

ÉLOGE DES FEMMES MÛRES

(In Praise of Older Women)

de Stephen Vizinczey.

Traduit de l'anglais (Canada)

par Marie-Claude Peugeot,

éd. Anatolia - Le Rocher, 250 p., 125 F (19,06 €).

VÉRITÉS ET MENSONGES EN LITTÉRATURE

(Truth and Lies in Literature)

de Stephen Vizinczey.

Traduit de l'anglais (Canada) par Philippe Babo

et Marie-Claude Peugeot,

éd. Anatolia - Le Rocher, 366 p., 135 F (20,58 €).

Il y a fondamentalement deux sortes de littérature, écrit Stephen Vizinczey. L'une vous aide à comprendre, l'autre vous aide à oublier; la première vous aide à devenir une personne libre et un citoyen libre, l'autre aide les gens à vous manipuler. L'une s'apparente à l'astronomie, l'autre à l'astrologie. Mais si la différence entre l'astronomie et l'astrologie, entre la science et le charlatanisme est claire pour la plupart des gens, explique encore Vizinczey, la différence entre la vraie et la fausse littérature ne l'est pas. « La flagornerie, les mensonges léni-fiants, la prétention, les illusions, les autojustifications sont constamment pris pour de la vraie littérature, alors que la grande littérature est plus souvent qu'à son tour vilipendée, ignorée et censurée. »

L'auteur de cette mise au point cristalline est né en Hongrie en 1932. Il est étudiant à Budapest en 1956 lorsque les troupes soviétiques noient dans le sang les velléités d'indépendance de leur colonie magyare. Vizinczey fait partie de ceux qui se battent jusqu'au bout, alors même que tout espoir est perdu. En matière de mensonge et de vérité, il sait de quoi il parle, il a payé pour le savoir. Après l'écrasement de la révolte, il doit fuir. Il gagne l'Autriche, puis l'Italie, puis le Canada où il débarque en connaissant une cinquantaine de mots anglais : « Quand j'ai réalisé que j'étais désormais un écrivain privé de langue, je suis monté en ascenseur jusqu'au dernier étage d'un grand immeuble de la rue Dorchester à Montréal, avec l'intention de me jeter dans le vide. En regardant à mes pieds depuis le toit, terrifié à l'idée de mourir, mais ayant encore plus peur de me briser la colonne vertébrale et de passer le restant de mes jours dans une chaise roulante, j'ai décidé d'essayer plutôt de devenir un écrivain anglais. »

Pendant six ans, vivant d'expédients, il apprend à devenir écrivain dans une langue d'exil. A la fin de son apprentissage, en 1965, il publie un chef-d'œuvre, *Eloge des femmes mûres*. Ce roman éblouissant n'aura mis qu'un peu plus de trente-cinq ans à être traduit en France après l'avoir été un peu partout dans le monde, avoir inspiré deux films et s'être vendu à plus de trois millions d'exemplaires. C'est à se demander où nos éditeurs ont la tête. Alors qu'ils passent leur temps dans les antichambres des agents littéraires américains, qu'ils traduisent à la chaîne les produits de l'industrie romanesque d'outre-Atlantique, qu'ils ne nous dispensent d'aucun nanar, d'aucune série Z concoctés par les clones des écoles d'écriture et les agences de promotion rurale, ils regardaient sans doute ailleurs lorsqu'il était question de Stephen Vizinczey. Ou

Andras Vajda lit les femmes mûres comme Vizinczey fait l'amour avec les livres : même désir de comprendre par le plaisir, même ouverture d'esprit et de cœur, même liberté lucide et passionnée pour la vérité et pour la beauté

bien ils ont trouvé son nom imprononçable, ou encore qu'il était encore beaucoup trop européen.

Grâce soient donc rendues à Samuel Brussel et à sa collection Anatolia. Les deux livres de Vizinczey sont trop délectables pour qu'on ne pardonne pas à l'éditeur français de présenter *Eloge des femmes mûres* d'une façon trop aguçeuse : « Un classique de la littérature érotique », proclame la quatrième de couverture. Alors qu'il s'agit par bonheur de bien autre chose. Quitte à décourager quelques lecteurs friands de spectacles sexuels et de gymnastique amoureuse, il est honnête de préciser que l'*Eloge*, loin des fantasmes et des névroses, cherche, comme tous les grands romans, à apprendre à ceux qui le lisent la vérité de la vie. C'est un roman d'apprentissage qu'il serait souhaitable d'offrir aux jeunes gens des deux sexes dès qu'ils abordent les rivages enchantés et angoissants de la sexualité. Un traité d'humanité.

Le livre raconte l'initiation d'un jeune homme au bonheur amoureux, l'itinéraire qui le mène à la découverte de lui-même et des autres à travers l'expérience des femmes. Il se nomme Andras Vajda, il ressemble comme un frère à l'auteur. Hongrois, il a connu gamin les privations et les troubles de la guerre et de l'après-guerre, l'occupation soviétique, la terreur et la pudibonderie stalinienne qui n'épargnaient pas les chambres à coucher, la révolution

de 1956, la fuite hors de la patrie, le vertige de l'exil, la découverte du Nouveau Monde, si étrange, si éloigné des traditions et des solidarités de la vieille Europe catholique. Face au jeunisme et aux cloisons, physiques et psychologiques, entre classes d'âge qui sévissent dans les sociétés modernes où chaque génération semble appartenir à une période différente de l'histoire, Vajda-Vizinczey, « ayant eu la chance de grandir dans ce qui était encore une société non cloisonnée », veut contribuer à mieux faire comprendre « cette vérité qu'hommes et femmes ont bien des choses en commun même lorsqu'ils sont nés à des années d'écart. »

Vajda part d'un constat simple : ne connaissant rien à la vie et à l'autre sexe, adolescents et adolescentes dès qu'ils veulent s'engager dans la vie amoureuse le font si maladroitement, avec tant de peurs, d'angoisses, de schémas préconçus et de modèles fournis par de mauvais livres, que leur double ignorance transforme en combats ce qui devrait être un plaisir. Et souvent pour toute la vie. Après quelques expériences catastrophiques avec des adolescentes, Vajda, qui ne se résigne pas à considérer les femmes comme ses ennemies, décide de se débarrasser de son alphabétisme amoureux en apprenant de celles qui savent : les femmes mûres. Il ne découvre pas seulement dans ses pérégrinations une jouissance simple et gaie, une sexualité sans angoisse, fuyant la culpabilité, le péché ou la performance, il apprend la chaleur, la tendresse, la délicatesse, la complexité des rapports humains, la voix de l'autre, l'usure du temps, l'amitié, la compréhension, l'habitude et les moyens de ruser avec elle, les erreurs, les hontes, les joies. Une sorte d'universel de l'amour.

Rien d'extraordinaire dans les aventures de Vajda, pas de bluff, pas d'illusion, pas de transes extatiques ni d'exhibitionnisme, pas la moindre provocation. Vizinczey n'a que faire de la transgression et des petits coqs métaphysiques. Apprendre la vie lui semble une ambition suffisante après avoir failli perdre la sienne. L'*Eloge des femmes mûres* est aussi une déclaration d'amour et

d'infidélité à la mère patrie : « A vingt-trois ans, je croyais encore qu'il ne pouvait exister qu'un seul vrai pays pour chacun de nous. (...) Je quittai la Hongrie si peu de temps après que j'aurais volontiers donné ma vie pour elle. » Vizinczey a désormais la double nationalité canadienne et britannique.

L'ironie, la légèreté, la profondeur, le naturel et l'exactitude du romancier se retrouvent intacts dans les textes du critique. Au reste, il y a si peu d'écart d'inspiration entre l'*Eloge* et *Vérités et mensonges* que certains passages du roman se retrouvent tels quels dans les essais littéraires. Andras Vajda lit les femmes mûres comme Vizinczey fait l'amour avec les livres : même désir de comprendre par le plaisir, même ouverture d'esprit et de cœur, même liberté lucide et passionnée pour la vérité et pour la beauté. On perdrait quelque chose à lire l'un de ces deux livres sans l'autre.

Comme tous les bons livres, *Vérités et mensonges* contient des phrases qu'on a envie de recopier comme on encadre un tableau. Par exemple : « La plupart des musiciens professionnels connaissent par cœur des centaines de partitions ; la plupart des écrivains n'ont que de vagues souvenirs des classiques - l'une des raisons pour lesquelles il y a plus de musiciens compétents que d'écrivains compétents. Un violoniste qui disposerait du savoir-faire technique de la plupart des écrivains publiés ne parviendrait jamais à se faire recruter par un orchestre. » Ou : « Le plus grand auteur dramatique français est Shakespeare traduit en français. » Ou encore : « On ne peut plus arriver à la vérité que dans un roman. »

On aura compris que Vizinczey est un critique intrépide et qu'il adore Stendhal. Il écrit sur son grand homme des pages admirables de clarté et de profondeur. Il rappelle que Stendhal n'acceptait rien des yeux fermés, il suit son exemple. Il s'en prend avec une belle vigueur aux écrivains qu'il accuse de triquer, de manipuler, de se comporter comme des uhlans avec la vérité sous prétexte, disent-ils, de servir l'art. Ce que Vizinczey, après Sartre, nomme la mauvaise foi, concept tout à la fois esthétique et moral. Que la littérature ait partie liée avec la morale, voilà encore une affirmation qui tranche utilement et agréablement avec la propagande ambiante. Vizinczey aime les écrivains qui apprennent à vivre avec autant d'enthousiasme qu'il a de férocité pour ceux qui flattent, qui amusent la galerie, qui se paient de mots et qui plaident pour leur petite boutique.

Ses admirations n'étonnent pas : la poésie hongroise, qu'il donne envie de découvrir, les prosateurs du XIX^e siècle, français, russes, allemands, avec une prédilection pour Stendhal, Balzac, Pouchkine, Gogol, Dostoïevski et Kleist. Il se montre en revanche d'une allègre sévérité pour ces saints tutélaires que sont Goethe, Melville, Sainte-Beuve, Nabokov (à qui il reproche « d'apporter de la beauté à ce qui est répugnant à l'extrême » ou Malraux, figure-type de ces intellectuels français qui confondent le prestige et le génie. Son essai sur Styron a pour titre « Anatomie des sérieuses foutaises, ou la baie des Cochons de l'establishment littéraire américain ». L'intelligence de Vizinczey est si vivifiante, si contagieuse que la lecture de ses livres vous plonge dans un bain de bonheur pendant une semaine au moins.